HAL
open science

Immigration

Crystel Pinçonnat

To cite this version:

Crystel Pinçonnat. Immigration. Jean-Marie Grassin. Dictionnaire International des Termes Littéraires (DITL), 1999. hal-01302894

HAL Id: hal-01302894

https://amu.hal.science/hal-01302894

Submitted on 15 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

IMMIGRATION

ETYMOLOGIE : Substantif formé d'après *émigration* (1752, «action de quitter son pays») à partir du latin *immigrare*, «venir dans, s'introduire dans», de *im-* et de *migrare* «changer de résidence». Apparaît à la même époque (1768, *Ephémérides du Citoyen ou Bibliothèque raisonnée des Sciences morales et politiques*, VII, 26 et dans Brunot t.6, 175) que le participe «immigré» («qui est venu de l'étranger»). Le verbe «immigrer» («entrer dans un pays étranger») est, quant à lui, relativement récent (1840), la spécialisation de son sens en français s'étant effectué en rapport avec le sens d'*émigrer*.

ETUDE SEMANTIQUE

1. Désigne l'entrée dans un pays de personnes non autochtones venues pour s'installer et trouver un emploi, définitivement ou pour une longue durée. *Politique d'immigration* («ensemble des lois restreignant et contrôlant l'immigration»).
2. Par métonymie le mot désigne (mil. XXe) un ensemble d'immigrés de la même origine.
3. Par extension, on parle d'*immigration interne*, *régionale* (XXe).
4. (Littérature). La notion d'immigration d'emploi originellement plutôt géographique, historique et sociologique ne s'est imposée que récemment comme une notion à prendre en considération dans le domaine de la critique littéraire. Selon la base de données FRANTEXT produite par l'INALF, l'un des premiers rapprochements entre *immigration* et *littérature* apparait dans *Arts et Littérature. Société contemporaine* en 1936 : «la littérature américaine se fait, de plus en plus, du brassage et du mélange d'éléments ethniques très divers juxtaposés sur le sol des Etats-Unis. Elle a presque cessé d'être à proprement parler anglo-saxonne ; les immigrants ou fils d'immigrants d'autres races y introduisent des instincts et des ferments étrangers…» ; «la diversité des germes qu'apporta au Canada pendant le siècle dernier, une immigration assez active venue d'Europe, laisse prévoir que la littérature canadienne de langue anglaise s'orientera franchement, non vers l'intégrité de type britannique…» (4210-1). La vision qui sous-entend, dans ces deux exemples, l'emploi des termes *immigrant* et *immigration* paraît aujourd'hui extrêmement datée, au sens où elle réactive l'antique métaphore biologique pour souligner l'effet de contamination des «germes» ou «ferments» étrangers sur «l'intégrité» de la littérature nationale. Pour comprendre l'utilisation actuelle de la notion d'immigration par la critique littéraire, il faut se replacer dans l'évolution de la recherche en sciences humaines durant les trente dernières années. Au bénéfice de ce vaste mouvement, les «études migratoires et ethniques, naguère marginalisées» ont acquis — comme le souligne François Weil dans «Migrations, migrants et ethnicité» — «une légitimité croissante» et, dans les années 80, on a assisté à l'essor de travaux visant à analyser «la construction des identités et des structures internes des groupes et des communautés de migrants» (*Chantiers d'histoire américaine*, Belin, 1994, 425). La critique littéraire accuse cependant dans ce domaine un certain retard. Charles Bonn souligne d'ailleurs ce phénomène dans son introduction à *Littératures des immigrations, Un espace émergent*, colloque qui s'est tenu en 1994 : «les Immigrations ont été jusqu'ici fort peu étudiées d'un

point de vue littéraire, et c'est ce manque que nous aimerions commencer à combler, tout en profitant de l'avance notable des sociologues dans ce domaine» (12). Si l'expression *littérature des immigrations* désigne généralement la production littéraire d'écrivains immigrés, de nationalité ou d'origine étrangère («immigré de la seconde génération»), il est à noter que dans le cadre de ce colloque l'acception du terme est plus restreinte : «si l'origine maghrébine d'un grand nombre des écrivains étudiés tient une place prépondérante dans cet ensemble, elle n'est cependant pas exclusive. Par 'Immigrations', nous entendons en effet toutes les Immigrations en Europe, et pas seulement l'Immigration d'origine maghrébine» (11). La restriction d'emploi qui fait ici — dans un cadre européen — du modèle maghrébin l'étalon de la comparaison est des plus significatives. Les littératures d'immigration recouvrent, il va sans dire, un phénomène mondial et les écrivains eux-mêmes revendiquent parfois explicitement l'étiquette (Dany Laferrière, par exemple, écrivain haïtien vivant au Québec, a sous-titré son recueil intitulé *Chronique de la dérive douce*, *Poésie de la condition immigrante* [Montréal, VLB, 1994]). En mettant en avant la notion d'immigration, la critique cherche, quant à elle, à rendre compte du nouveau paysage littéraire qui a émergé durant les vingt dernières années dans les pays les plus centralisés, changement de paysage lié aux effets de la décolonisation et aux grands mouvements migratoires de type économique qui ont caractérisé les dernières décennies. Il est toutefois révélateur que les deux premiers ouvrages critiques consacrés aux littératures d'immigration en France émanent de chercheurs appartenant à l'école anglo-saxonne. Il s'agit en 1991 de *Voices from the North African Immigrant Community in France, Immigration and Identity in Beur Fiction* d'Alec Hargreaves et en 1993, d'*Autour du roman beur, Immigration et identité* de Michel Laronde, chercheur qui enseigne à l'Université d'Iowa. Pourquoi la notion d'immigration est-elle d'abord employée — s'agissant d'une production littéraire publiée en France — par l'école anglo-saxonne ? Une hypothèse permet d'expliquer le paradoxe. La notion de littérature d'immigration ne constituerait que l'adaptation — au contexte français et plus largement européen — des notions d'«*ethnic*» ou encore de «*cross-* ou *multi-cultural literatures*» employées par les anglophones, notions elles-mêmes largement diffusées par les recherches regroupées sous le terme générique de «*Cultural Studies*» en anglais. A titre d'exemple, on peut mentionner quelques occurrences caractéristiques. Dans le supplément de la revue *Canadian Literature* intitulé *La Langue, la culture et l'identité littéraire au Canada*, on trouve un article intitulé : «*Our Cosmopolitans : the Ethnic Canadian Writer in a Provincial Society*» et l'on peut lire dans «*Some Problems of the Ethnic Writer in Canada*» de Josef Skorvecky : «*the really* ethnic *author who is a realist, is often fascinated by the language his old countrymen use in the new homeland*» (87). A travers une expression comme «*ethnic writing*», il s'agit donc bien de désigner — pour reprendre la formule de Pierre Nepveu — «une littérature et une culture 'migrante', dans le sens le plus radical, ontologique du terme» («Vers une nouvelle subjectivité?», *Cultural Identities in Canadian Literature*, 123). Dans un ouvrage publié en 1990 par la MLA (*The Modern Language Association of America*) intitulé *Redefining American Literature History*, la notion d'immigration est également largement prise en compte par le discours critique. On trouve des tournures telles que «*immigrant and sojourner Chinese American writers*» (220), «*for writers to come to terms with the*

immigrant experiences of their race» (237) ou encore un commentaire comme : «*there remains a group of Asian American writers whose works show a shift from ethnoconsciousness to literay consciousness. Their bicultural status is less haunted by the angst of stereotype, nor do they find their materials in their immigrant past*» (247). Malgré la récurrence de ces approches critiques, on remarque qu'en anglais la notion d'«*immigrant literature*» ne parvient pas à s'imposer sous la forme d'un syntagme figé. On peut certes relever quelques rares occurrences comme ici : «*Puerto Rican literature of this first stage showed many of the signs of an immigrant literature, just as the community itself, still in relatively modest size, resembled that of earlier immigrant groups in social status, hopes for advancement, and civic participation*» (Juan Flores, «*Puerto Rican Literature in the United States*», *Redefining American Literary History*, 213). Cependant, on perçoit dans l'usage un certain flottement comme le montre le titre de l'article : «*Relative(ly) Politc(al)s: Comparing (Examples of) Québec/Canadian «ethnic»/«immigrant» writings*» (*Cultural Identities in Canadian Literature*). Statistiquement, on peut dire qu'en anglais la notion d'«*ethnic literature*» est beaucoup plus utilisée que celle d'«*immigrant literature*» pour désigner les productions littéraires de ce que Paul Lauter nomme les «*'hyphenated' Americans*» (soit les «Américains à trait d'union» : Sino-Américains ou Nippo-Américains, par exemple) («*The Literatures of America : A Comparative Discipline*», *Redefining American Literary History*, 10). Cette différence d'emploi tient sans doute au fait que pour de jeunes nations comme les Etats-Unis, le Canada, mais aussi l'Argentine, le Brésil, l'Australie ou Israël, la distinction entre littérature nationale (dont la stricte délimitation sert, par exclusion, à définir les littératures des immigrations) et littérature d'immigration est beaucoup moins nette. Pour illustrer ce phénomène, on peut rappeler l'histoire de la réception de *Los Gauchos Judios* d'Alberto Gerchunoff, écrivain né en Russie en 1883 et qui immigra en Argentine en 1891. Dans son article «De la commémoration à la célébration : cent ans de littérature juive-argentine», Viviana Fridman montre bien que *Los Gauchos Judios* publié en 1910, «œuvre inaugurale de la littérature juive en Argentine et pièce centrale du paradigme assimilationniste» (81) est «considérée aujourd'hui comme un ouvrage classique de la littérature nationale» (*Ethnicité fictive*, *Etudes littéraires*, 82). Dans ces jeunes nations, la littérature nationale est de fait, dans ses origines, une littérature d'immigration, comme le souligne Salman Rushdie qui écrit : «L'Amérique, une nation d'immigrés, a créé une grande littérature à partir du phénomène de transplantation culturelle» (*Patries imaginaires*, 31). Chaque nouvel apport a été progressivement absorbé pour faire émerger des littératures d'immigrations plus récentes. De tels exemples montrent bien, s'il en est besoin, que la distinction entre littérature nationale et littérature d'immigration ne peut être que transitoire et tend même, dans certains cas, à perdre son fondement. Comme l'écrit Régine Robin : «la notion de littérature 'ethnique', du moins en Amérique du Nord, est en train de remplacer, voire de bouleverser la notion traditionnelle de 'littérature nationale'. Comme si les ensembles nationaux étaient aujourd'hui trop hétérogènes, trop complexes, trop difficilement gérables, comme s'il fallait un polycentrisme institutionnel, où la mémoire, l'imagination, les mythes et l'écriture nécessitaient des foyers distincts, relevant de traditions distinctes. Ensembles pluriels donc où les jeux de la domination et de l'hégémonie voient se côtoyer toute une mosaïque de peuples, de langues ;

ensembles où tous ces éléments nationaux et sociaux ne sont à égalité ni sur la plan économique ni sur la plan juridique» («Présentation», *Ethnicité fictive*, 7). C'est donc essentiellement en Europe, dans des pays où la littérature nationale est délimitée par une tradition ancienne, que l'on peut parler de littérature d'immigration, notion qui détermine des sous-groupes dans la production littéraire d'un pays en mettant l'accent sur l'origine nationale de l'auteur et l'apport culturel qu'elle induit. Historiquement, ces productions ont suscité des réactions diverses. C'était jadis la peur de ce que Pierre Nepveu appelle «la pollution» qui dominait, désormais c'est plutôt la fascination de l'hybridation culturelle qui l'emporte (Pierre Nepveu, *L'Ecologie du réel*, Montréal : Boréal, 1988).

Liens hypertextes :

Nomenclatures : critique littéraire, «*cultural studies*», démographie, droit, économie, ethnologie, géographie, histoire, législation, psychologie, sociologie.

Mots-clés : altérité, beur, bilinguisme, déracinement, diglossie, «entre-deux-langues», ethnicité, hybridité, identité (fictive, négative, plurielle), interculturalité, littérature émergente, littérature ethnique, littérature mineure, littérature post-coloniale, métissage, minorité, post-modernisme, roman urbain, transculturalité, ville.

Keywords : alterity, beur, *cross-cultural studies*, *cultural studies*, *ecological novel*, *emerging literature*, *ethnicity*, *ethnic literature / writing*, *gender studies*, *Hispanic*, *hybridity*, *identity*, *minority (literature)*, *multicultural*, *post-colonial literature*, *postmodernism*.

EQUIVALENTS
Allemand: *Einwanderung*
Anglais : *immigration*
Arabe :
Chinois :
Espagnol : *inmigración*
Français : immigration
Grec :
Italien :
Hébreu :
Japonais :
Latin : /
Portugais : *imigração*
Russe :
Vietnamien :

COMMENTAIRE

Pour affiner la notion de littérature d'immigration qui ne saurait être définie que par l'origine ethno-culturelle de ses représentants, on peut construire un faisceau qui, à partir des travaux menés sur les littératures mineures, les littératures post-coloniales et les littératures émergentes, permet de préciser les principales caractéristiques de cette catégorie.

Il serait dangereux de ne retenir que la texture et, du même coup, l'intérêt prioritairement sociologique et ethnologique des romans de l'immigration, parti pris que l'on perçoit par exemple dans l'approche de Paul Lauter qui écrit : «*From this perspective, what is involved in literary history is survival. […] Indeed, when I speak of 'survival' here, I refer not so much to these works in themselves as to the knowledge they make accessible, the experiences to which they give expression and shape—experiences that enable new generations to comprehend themselves and their world*» («*The Literatures of America : A Comparative Discipline*», *Redefining American Literary History*, 17). Une telle perspective ignore la dimension littéraire du texte, hiérarchise les productions et définit une catégorie fermée, discriminatoire comme celle de paralittérature. Pour élargir le spectre des littératures des immigrations et prendre en compte leur travail poétique, on peut les décrire à partir des traits répertoriés par Régine Robin (art. cité) pour caractériser les littératures minoritaires. Il s'agit d'écritures à caractère souvent autofictionnel et au point de vue communautaire. Leurs thématiques relèvent fréquemment d'une problématisation de l'identité (invisibilité, visibilité et révolte, ou entre-deux). Par le biais de ce que l'on pourrait comparer à des points de capiton s'inscrit l'héritage culturel : insertion ponctuelle d'un lexique étranger (expressions types, objets du quotidien, plats traditionnels et appellatifs hypocoristiques au sein de la famille), motifs culturels et folkloriques (la notion de «*heichma*», le *mektoub* et les *djinns*, par exemple, dans le roman beur) et les figures mythiques traditionnelles enfin (comme la *Llorona* et la Vierge de Guadalupe, par exemple, dans les textes *chicanos*). Les littératures d'immigration sont également caractérisées par la pratique de l'hybridation sous toutes ses formes et la recherche d'une voix propre, quête qui va de pair avec un travail de fragilisation de la langue ou, à l'inverse, une hyper-correction et une obsession de la langue.

A travers ce descriptif, on reconnaît quelques unes des caractéristiques des littératures mineures identifiées par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Kafka, pour une littérature mineure*. Comme le souligne Amy Ling («*For the immigrant, the very act of choosing to write in English, a second language, and thereby addressing a predominantly Caucasian audience is significant and colors the purpose and the nature of the work*» [«*Chinese American Women Writers : The Tradition behind Maxime Hong Kingston*», *Redefining American Literary History*, 220]), les littératures d'immigration visent en priorité le lectorat du pays d'accueil. Elles ont de ce fait recours à une langue majeure dans laquelle il s'agit pour l'écrivain «d'écrire comme un chien qui fait son trou, un rat qui fait son terrier» (*Kafka, pour une littérature mineure*, 33). Dans cette entreprise, rares sont les écrivains de l'immigration qui possèdent le talent d'un Kafka, d'un Joyce ou d'un Beckett. Le procédé le plus commun consiste à insérer ponctuellement des mots ou expressions types non traduites qui, tout en rendant compte des situations de diglossie, initient quelque peu le

lecteur à cette autre culture (cf. Crystel Pinçonnat, «Le bilinguisme dans deux littératures émergentes : les cas du roman chicano et du roman beur»). Car c'est bien à partir de leur pays de résidence que la plupart des écrivains de l'immigration «plus intéressés par les débats politiques, l'évolution et les conflits sociaux de ce pays que de leur terre d'origine» choisissent d'écrire (Tahar Djaout, «L'expression 'beur' : esquisse d'une littérature», *Actualité de l'émigration*, 11 mars 1987). Du même coup dans leurs œuvres, «le champ politique a contaminé tout énoncé» et «chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique» (*Kafka, pour une littérature mineure*, 29-33). Dans les littératures d'immigration, cette dimension est encore accentuée par le fait que, comme dans le cas des littératures post-coloniales, «le sens d'une identité attestée et vivace a été érodé par la *dislocation* résultant de la migration […] ou détruit par un dénigrement culturel» quasi systématique (*The Empire Writes Back*, 9). Cette aliénation de l'image de soi appelle des stratégies compensatoires. Et c'est en cela que les littératures d'immigration, comme toutes les littératures émergentes (cf Jean-Marie Grassin, «*The problematics of emergence in comparative literary history*») participent au vaste processus de reconstruction identitaire qui se donne pour objet de réécrire l'histoire par l'intermédiaire de la fiction, d'explorer et d'expliquer la spécificité d'une communauté en se réappropriant son héritage, ses croyances et ses mythes. Par ce biais, un passé et une mémoire culturelle que le processus historique avait, en les ignorant, promis à la destruction et à l'oubli sont restitués.

Par-delà ces éléments communs à différents types de littératures, la spécificité des littératures d'immigration est peut-être à rechercher également dans leur traitement de l'espace. Pour la modernité, l'immigration est essentiellement un phénomène urbain, ce qu'ont bien montré les travaux de l'Ecole de Chicago qui se sont beaucoup intéressés à cette question. De fait, nombreux sont les textes de l'immigration qui relève du roman écologique («*ecological novel*»), catégorie définie en ces termes par Blanche Gelfant : «le roman écologique […] a pour protagoniste […] une unité spatiale — le quartier d'une ville, une rue ou même un appartement. L'accent y est mis, de ce fait, sur les relations sociales et les mœurs à l'intérieur d'un groupe bien délimité, au sein duquel un personnge peut être mis en avant […]. Le titre du roman écologique précise souvent l'unité spatiale à laquelle on a affaire : […] *The Street* d'Ann Petry, *East River* de Sholem Asch, *Sicilian Street* de John Kafka» (*The American City Novel*, 12). Un grand nombre de romans de l'immigration présente cette même caractéristique : *Barrio Boy* d'Ernesto Galarza, *Le Gone du chaâba* d'Azouz Begag, *The House on Mango Street* (*La petite fille de la rue Mango*) de Sandra Cisneros, *El Bronx Remembered* de Nicholasa Morh ou encore *The Buddha of Suburbia* (*Le Bouddha de banlieue*) d'Hanif Kureishi. Ces titres montrent combien litttérature et sociologie n'ont cessé de s'enrichir mutuellement. Alors que l'Ecole de Chicago voulait prolonger d'un point de vue scientifique la démarche des romanciers naturalistes, avec le roman écologique, c'est l'écrivain à son tour qui, du fait du morcellement de l'espace urbain en de «petits mondes autonomes socialement marqués» (Gelfant, 13), explore le mode de vie d'un groupe caractérisé par un fort degré d'insularité.

Du fait du grand nombre de romans écologiques dans les littératures des immigrations, on peut considérer que cette catégorie constitue une phase à la fois initiale et transitoire de leur

évolution. Les écrivains y décrivent l'espace urbain où ils ont été élevés, marge de la ville, monde à part délimité par des frontières tant géographiques que socio-culturelles (le «*chaâba*» où évolue, par exemple, le jeune Azouz, bidonville de la banlieue lyonnaise dans les années soixante ; ou l'univers du *barrio*, enclave hispanique dans la métropole nord-américaine, décrit par Sandra Cisneros dans *The House on Mango Street*). Lieu du temps perdu, c'est également un espace d'enfermement que le narrateur n'a de cesse de quitter. Le motif du passage de frontière est parfois très marqué. C'est le cas par exemple dans *A Walker in the City* (*Retour à Brooklyn*), texte à caractère autobiographique où Alfred Kazin décrit le microscosme de Brownsville, quartier juif de Brooklyn, «bout du monde» séparé de New York par «l'éternité du trajet en métro» (New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1951, 8). La frontière n'est pas toujours aussi géographique. Dans *Les Chiens aussi*, Azouz Begag s'inspirant d'un procédé d'inversion courant dans la science-fiction pour traduire les rapports de dominants à dominés (que l'on songe par exemple à *La Planète des singes* de Pierre Boulle) écrit une fable animalière. La communauté maghrébine y est représentée sous la forme de chiens, tandis que les figures d'oppression conservent visage humain. A toutes ces formes d'enfermement, répond le mouvement de libération du protagoniste. Dans *Les Chiens aussi*, César devient le héros libérateur de la communauté canine. Esperanza, quant à elle, choisit de quitter la rue Mango : «les amis, les voisins diront : qu'est-il arrivé à cette Esperanza ? Où s'en est-elle allée avec tous ces livres et tout ce papier ? Et pourquoi si loin ? Ils sauront que je suis partie mais pas que je reviendrai. Vers ceux que j'ai laissés derrière moi. Ceux qui ne peuvent pas s'en aller» (*La Petite fille de la rue Mango*, Paris : Nil Editions, 1996, 123). Peut-être est-ce toujours ce même mouvement que réitère un grand nombre des textes des immigrations : celui de l'arrachement à sa communauté d'origine pour mieux lui revenir, mais lui revenir sous une autre forme, transformé. Faire acte de littérature, écrire un roman écologique, ce serait donc rompre l'enfermement du ghetto, franchir son seuil pour que le groupe obtienne un nouveau type de reconnaissance : une reconnaissance non plus seulement sociale, mais également littéraire.

Du point de vue de la réception, la notion de littérature d'immigration permet donc de prendre acte de l'émergence littéraire d'un groupe immigré. En construisant une mémoire commune entre l'autochtone et l'immigrant, les littératures des immigrations constituent, selon l'expression de Michel Feith, une «stratégie de revendication de citoyenneté symbolique» («De la citoyenneté symbolique : *China Men*, de M.H. Kingston», 79). Elles mettent en effet en scène la contribution des minorités à l'histoire du pays d'accueil et élargissent du même coup «l'*ethos* national par une mise en fiction alternative du passé» (*ibid*., 83). Mais aujourd'hui, le défi des ces littératures consiste également à déjouer les pièges du déterminisme. Comme les écrivains afro-américains (modèles dont se réclament plus ou moins directement toutes les littératures émergentes) ont affirmé «leur présence dans toute la variété du champ esthétique», les écrivains immigrés doivent, eux aussi, refuser les «limitations des pratiques et compétences artistiques qui menaceraient d'élever autour d'eux un non moins redoutable ghetto par le recours codifié et prévisible à des techniques, des thèmes et des voix attribuables, voire réservées, à leur seule communauté» (Marc Chénetier, *Au-delà du soupçon*, Paris : Seuil, 1989, 29). Comme l'écrit Salman Rushdie à propos

des écrivains indiens d'Angleterre : «Swift, Conrad, Marx sont autant nos ancêtres littéraires que Tagore ou Ram Mohan Roy» (*Patries imaginaires*, 31). La voie est ouverte et déjà à travers des romans comme *De quel amour blessé*, réécriture moderne et cocasse de *Roméo et Juliette* dans laquelle Fouad Laroui enchaîne sans heurt rythmique rap, conte merveilleux arabe, sourates coraniques et références à la culture classique occidentale, le roman d'immigration français donne les mêmes signes. Fruits d'une arborescence généalogique complexe, ces textes montrent — comme toute véritable entreprise littéraire — que c'est par la pratique du mélange, «un peu de ceci et un peu de cela, […] que *la nouveauté arrive dans le monde*» (*Patries imaginaires*, 419).

Crystel Pinçonnat

Bibliographie

Cultural Identities in Canadian Literature, sous la direction de Bénédicte Mauguière, N.Y./Washington : Peter Lang, 1998.

Dictionnaire Historique, sous la direction d'Alain Rey, Paris : Robert, 1992.

L'Ethnicité fictive, Judéité et littérature, sous la direction de Régine Robin, *Etudes Littéraires*, Vol. XXIX, n°3-4, Université de Laval, hiver 1997.

Feith Michel, «De la citoyenneté symbolique : *China Men*, de M.H. Kingston», *in Immigration et citoyenneté aux Etats-Unis*, *Revue Française d'Etudes Américaines*, n° 75, janv. 1998, p.77-87.

Gelfant Blanche Housman, *The American City Novel*, Norman : University of Oklahoma Press, 1954.

Grassin Jean-Marie, «*The problematics of emergence in comparative literary history*», Introduction à *Littératures émergentes/Emerging Literatures*, Actes du XIème Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, août 1985, responsable de la publication Jean-Marie Grassin, Bern/Berlin/Frankfurt am Main/New York/Paris/Wien : Peter Verlag, 1996, p.5-16.

Hargreaves Alec G., *Voices from the North African Immigrant Community in France, Immigration and Identity in Beur Fiction*, New York / Oxford : Berg, 1991.

Laronde Michel, *Autour du roman beur, Immigration et identité*, Paris : L'Harmattan, 1993.

La Langue, la culture et l'identité littéraire au Canada, *Canadian Literature*, supplément n° 1, mai 1987.

Littératures des immigrations, *I : Un espace émergent*, sous la direction de Charles Bonn, Paris: L'Harmattan, "Etudes littéraires maghrébines", n°7, 1995.

Pinçonnat Crystel, «Le bilinguisme dans deux littératures émergentes : les cas du roman chicano et du roman beur», (à paraître), Actes du colloque "Bilinguisme : enrichissements et conflits", Université de Toulon et du Var, mars 1998.

Redefining American Literary History, sous la direction de A. La Vonne Brown Ruoff et Jerry W. Ward, Jr, New York : The Modern Language Association of America, 1990.

Rushdie Salman, *Imaginary Homelands*, Londres, Granta, 1991 ; pour la traduction française : *Patries imaginaires*, Christian Bourgois Editeur, "10/18", 1993.

Three American Literatures, sous la direction de Houston A. Baker, Jr., New York : The Modern Language Association of America, 1982.

Trésor de la langue française, édité par le CNRS, Paris : Klincksieck, 1979.